Sawadogo, Alfred Yambangba. – *L'École de mon village : 1936-1958. Un élève raconte*

Paris, L'Harmattan, 2002, 226 p.

Jean-Hervé Jézéquel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/1525>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.1525

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 451-452

ISBN : 978-2-7132-1809-5

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean-Hervé Jézéquel, « Sawadogo, Alfred Yambangba. – *L'École de mon village : 1936-1958. Un élève raconte* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 169-170 | 2003, mis en ligne le 21 décembre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/1525> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.1525>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Sawadogo, Alfred Yambangba. – *L'École de mon village : 1936-1958. Un élève raconte*

Paris, L'Harmattan, 2002, 226 p.

Jean-Hervé Jézéquel

- 1 L'auteur, sociologue au Burkina Faso, a déjà publié plusieurs ouvrages sur la question des ONG au Burkina Faso et sur le métier de vulgarisateur agricole, ainsi qu'une biographie du président Sankara en 2001. Il livre ici un récit plus personnel sur l'école de son village natal, Tikaré, un chef-lieu de canton situé dans la province du Bam (Burkina Faso). Pour retracer l'histoire de cette école construite en 1934, l'auteur utilise essentiellement des souvenirs personnels (lui-même est né en 1944 et a été scolarisé en 1951) complétés par des entretiens avec les anciens de son village (un seul entretien est explicitement mentionné dans le dernier chapitre de l'ouvrage).
- 2 Sans appartenir à la première génération de scolarisés, Alfred Sawadogo n'en est pas moins d'une époque où l'École constitue encore un « fait nouveau » pour les villageois. La grande majorité des habitants du canton de Tikaré s'en méfient et essayent de garder leurs enfants à distance : au début des années 1950, la scolarisation est encore perçue comme une corvée ou un rapt d'enfants. Ce témoignage est donc particulièrement intéressant en ce qu'il porte sur la période qui précède l'engouement scolaire.
- 3 Le récit d'Alfred Sawadogo est agréable et abonde d'anecdotes. Il alterne de savoureux passages comme l'affaire du mulet du quartier Baloum et des moments plus tragiques (le décès de l'oncle, l'exil de la mère). En ce qui concerne la vie scolaire proprement dite, l'auteur aborde une grande variété de thèmes. Il décrit ainsi la violence réelle et symbolique subie par les élèves dans l'enceinte de l'école : les punitions infligées par des instituteurs sévères, l'importance et la difficulté des travaux dans les jardins scolaires, les nombreuses corvées au service du maître, le port du « symbole » (un vieux crâne d'âne) par l'élève ayant eu le malheur de s'exprimer dans sa langue maternelle. Sawadogo décrit également les ruses déployées par les petits écoliers pour concilier à la

fois les obligations scolaires et les règles de la vie villageoise. On trouve des passages intéressants sur le statut des élèves dans la communauté villageoise : si les *nansaarkomba* (les « enfants du Blanc » en langue Morè) ne sont pas astreints aux mêmes obligations que les autres enfants du village, ils risquent en revanche d'être marginalisés lors des grands événements villageois ou familiaux. Le statut du maître d'école à l'intérieur de la société villageoise n'est pas moins ambigu que celui des élèves. Il est craint des enfants et de la plupart des adultes : n'a-t-il pas le pouvoir d'humilier un chef de quartier dont le fils s'est enfui de l'école en l'obligeant à venir s'asseoir au milieu des autres élèves ? Dans le même temps, la position du maître reste fragile : l'un d'entre eux est renvoyé après le passage d'un inspecteur des écoles pour avoir humilié le chef de quartier ; l'autre est déplacé suite à une affaire d'adultère l'opposant à l'infirmier du village. L'ouvrage de Sawadogo apporte enfin d'utiles informations sur l'importance et la brutalité de la sélection scolaire dans les années 1950. Sur les 75 élèves recrutés à l'école de Tikaré en 1951, cinq seulement ont intégré par la suite l'enseignement secondaire. Cette promotion 1951 comptait seulement quatre filles dans ses rangs. Aucune n'a dépassé le stade de l'école primaire : elles ont toutes été retirées de l'école pour être mariées par leur famille. Ces thèmes n'ont cependant rien d'original. On les trouve fréquemment exprimés sous la plume des premiers fonctionnaires africains comme le nigérien Boubou Hama ou les burkinabè Fathié Traoré et Léopold Kaziendé (dont les mémoires en six volumes sont malheureusement très difficilement accessibles). À ce sujet, on peut d'ailleurs se demander combien de récits laissés par ces premières générations de fonctionnaires africains dorment encore au fond d'une malle et attendent qu'un éditeur s'intéresse enfin à eux.

- 4 L'auteur abandonne ensuite très vite son sujet pour s'intéresser aux personnages et institutions qui font la trame historique de son village : l'installation de la mission des Pères Blancs, les premières conversions, l'arrivée d'un pasteur noir, la description des rites funéraires, la présentation de la famille de l'auteur et des rivalités qui la traversent, etc. Si certains passages sont très intéressants et originaux (notamment la description des rapports entre les missionnaires et les villageois), le lecteur reste parfois sur sa faim et aurait aimé des développements plus substantiels (sur l'habileté du « roi Naba Tanga » à se jouer des institutions des *Nansaara* (« Blancs »), sur la place du culte de Ramsa au début des années 1950). Plus largement, il convient de s'interroger sur le statut et sur l'intérêt de cet ouvrage pour le chercheur en sciences sociales. À l'évidence, l'ambition de l'auteur n'est pas de réaliser une étude historique ou sociologique de son école. En dépit d'un titre équivoque, on ne peut lui faire grief de nous livrer ici un récit tout personnel de l'histoire de sa famille, de son village et, presque accessoirement, de son école primaire. Mais quelle place accorder dès lors à ce type de récit autobiographique ? Il constitue sans doute une alternative intéressante et stimulante au monopole longtemps occupé par la « bibliothèque coloniale ». Il faut se garder cependant de faire de ces récits des sources uniques et privilégiées que l'on utiliserait sans lecture critique (à l'instar de nombreuses études qui, en reposant de façon presque exclusive sur les romans historiques d'Amadou Hampaté Bâ, dresse une image figée et stéréotypée de la société ouest-africaine à l'époque coloniale). Ainsi, dans l'ouvrage de Sawadogo, le partage n'est pas toujours clair entre ce qui relève du souvenir de l'auteur, du recueil d'entretiens auprès de témoins rarement identifiés ou du jugement personnel de l'auteur. Ce dernier estime par exemple que l'école rurale promue par l'administration coloniale à partir des années 1930 se révèle complètement

inadaptée et inefficace, citant preuve à l'appui le nombre important d'élèves ayant quitté l'école sans aucun diplôme. Si l'école rurale n'a effectivement pas rempli les objectifs fixés par ses initiateurs, elle n'en a pas moins profondément affecté la vie des anciens élèves, y compris ceux qui sortent du système scolaire de façon prématurée. Il suffit de réaliser quelques entretiens avec d'anciens élèves des années 1930 pour s'en rendre compte. Ce type de récit présente une utilité indéniable si l'on s'attache à bien définir son statut de source et si on le croise avec des données d'archives plus conventionnelles.

- 5 Au-delà d'une lecture agréable et vivante, l'ouvrage d'Alfred Sawadogo est donc utile car il ouvre un certain nombre de pistes stimulantes. Ce n'est cependant pas faire injure à l'auteur que d'affirmer que son ouvrage ne constitue en rien une étude de l'implantation scolaire en Haute-Volta. Il reste encore à trouver le juste milieu entre l'histoire un peu sèche et institutionnelle des infrastructures scolaires et les récits historiques qui relatent, souvent de façon très vivante, les souvenirs des premiers écoliers africains. Une véritable histoire sociale des écoles et des écoliers reste encore à écrire.